

et les conduit à se méprendre sur les devoirs les plus sacrés ; la lumière s'éclipse pour eux, comme elle s'était voilée aux yeux des anciens philosophes, aussitôt qu'ils refusèrent de la rechercher en Dieu, qui en est la source ineffable.

Avant l'Évangile, les peuples les plus éclairés ignoraient profondément un des principaux attributs de la Divinité. Poètes et philosophes, initiés ou étrangers aux mystères, prêtres ou simple peuple, tous méconnaissent un Dieu créateur de l'homme, un Dieu lui donnant l'être, non une simple forme ; un Dieu le tirant du néant, non d'une matière, d'une substance préexistante. Moïse, auquel cette sublime origine fut révélée, put seul tenir ce langage aux Hébreux : *Ecoute Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur : tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces.* Nous chercherions vainement dans les traditions, dans les livres religieux et dans les monuments des autres peuples des traces d'un Dieu reconnu pour avoir droit exclusif à toutes les affections humaines, parce que nulle part il n'est connu et adoré comme étant leur unique principe. Comme ce n'est pas de lui seul, de sa bonté, de sa volonté libre que l'homme reçoit la vie du cœur et de l'intelligence ; ce n'est pas à lui qu'est dû le tribut de la reconnaissance et de l'amour.

Combien, avec de telles erreurs, les hommes étaient-ils loin de soupçonner qu'en leur qualité d'enfants de Dieu ils dussent se regarder et s'aimer comme des frères ! Les Israélites eux-mêmes ne s'appelaient que les fils d'Abraham ; ils savaient bien que Dieu était bon pour Israël : mais, sous le poids du sentiment de sa grandeur, ils n'osèrent pas, du moins ordinairement, l'appeler du nom de Père ; l'union, la fraternité de tous les peuples ne leur était connue que comme un événement que leur Messie devait accomplir.

Les païens, qui cherchaient dans leurs fables la première origine des choses, y trouvaient le ciel et la terre sortis du chaos, c'est à dire du combat et de la confusion des éléments, pour engendrer des dieux jaloux et cruels, qui, devenus à leur tour les pères des diverses nations, leur avaient légué leurs scandales et leurs inimitiés. Ces dieux pouvaient-ils dire à leurs adorateurs : Vous êtes frères, soyez bons, miséricordieux comme vos pères célestes ?

Nous avons méprisé, dès notre enfance, ces tristes aberrations qui dominèrent si longtemps le monde ; mais peut-être avions-nous moins réfléchi à leur puissante influence sur les mœurs, qu'elles contribuèrent à rendre si étrangères à tout sentiment de compassion.

Les dogmes des philosophes furent peut-être encore moins favorables à la miséricorde. Lorsque dans leurs systèmes Dieu n'est pas nié, et il le fut quelquefois ; lorsqu'il n'est pas identifié avec la nature, ce qui fut l'erreur la plus commune, il demeure spectateur indifférent de nos douleurs et de nos misères. Un Dieu père des hommes, des hommes frères, les philosophes ne le connaissent jamais. Le dieu du plus savant d'entre eux est un dieu inaccessible ; il dédaigne de former l'homme, dont il abandonne l'organisation à des intelligences subalternes. L'âme, il est vrai, a une origine plus sublime ; elle émane de Dieu, mais elle en émane sous l'empire de la nécessité, comme le rayon s'échappe du soleil, comme la chaleur sort de son foyer, et sans être tenue à plus d'amour et de reconnaissance. Ce principe, privé de volonté et d'amour, pouvait-il, comme le Dieu de Moïse et des chrétiens, faire un précepte de l'amour, et dire comme lui : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu ?* Platon, qui conçut cet être sans cœur, sans sollicitude paternelle, n'a pas même soupçonné cette sublime charité, et encore moins la fraternité humaine ; il s'est borné à rêver une association, soumise à des lois dont la seule pensée est un crime. Elles n'auraient pu être exécutées sans un mépris audacieux de la pudeur, sans étouffer la vie de l'homme dans son germe, sans faire à la nature de sanglants outrages. Telles furent quelques-unes des règles morales du génie le plus vanté de l'antiquité ; elles étaient dignes de son dieu oisif et impassible. Sa philosophie est cependant la moins imparfaite.

Quelques-uns ne virent dans le monde qu'un assemblage d'éléments ordonnés et unis par un mouvement fortuit ; d'autres, moins absurdes sans être plus vrais, enseignèrent que Dieu est l'âme de l'univers, ou une énergie mystérieuse et infinie qui devient la vie de tous les êtres particuliers. Ne voyez-vous pas un abîme incommensurable entre ces rêves impies, et le Dieu père, ami, sauveur des hommes, principe et lien de leur charité mutuelle ? C'est notre Dieu, devant lequel tout genou doit fléchir au ciel et sur la terre, mais pour lequel aussi le cœur doit être pénétré de confiance, d'amour, et d'une vive gratitude. C'est notre Dieu, auquel des esprits superbes osent comparer le dieu enfanté par le délire des sophistes ; et encore ce dernier, croyez-le bien, obtient la préférence, comme plus conforme à la nature, telle que la conçoivent l'orgueil et les passions les plus abjectes. Examinons cependant ce que devient la morale sous l'empire de ces erreurs. Nous en chercherons les maximes dans les monuments les plus certains, dans le culte, dans les lois, dans les écrits des moralistes ; nous négligerons les plus vulgaires, pour n'invoquer que les plus autorisés, que ceux dont un célèbre écrivain du siècle dernier aurait voulu, dit-il, être le disciple, s'il n'eût été chrétien.

Chez toutes les nations païennes, le culte autorisait les sacrifices humains, afin d'honorer, par le sang, des divinités sanguinaires. De tels adorateurs pouvaient-ils aimer l'homme comme un enfant de Dieu et comme un frère ? Aussi fut-il traité presque toujours en ennemi.

Les pauvres ne pouvaient échapper à la faim, les vaincus se soustraire à la mort, qu'en subissant ou en demandant la servitude ; les lois et les mœurs avaient fait ainsi disparaître jusqu'à l'objet de la charité ; elles l'avaient rendue impossible, en condamnant tous les malheureux à devenir une propriété

de son maître usé et abuse, qu'il conserve ou détruit à son gré. Ce droit de vie et de mort, exercé sous le plus frivole prétexte, ou même sans prétexte, opprima pendant plusieurs siècles la classe indigente, puisqu'elle devenait nécessairement esclave. L'expérience a prouvé que ce droit n'aurait point résisté à la foi en un Dieu père des hommes, et consacrant la charité comme l'âme de son culte.

Sous l'empire d'une religion d'amour, le sort des enfans n'aurait jamais été aussi affreux. En vertu des lois, les pères pouvaient les vendre ou les détruire. Les poètes, les philosophes, les historiens parlent de ce droit de vie et de mort comme d'un droit ordinaire, d'une chose raisonnable, légitime, et en usage chez les nations les plus éclairées. Ils admirent le petit nombre des peuples qui s'en abstiennent, ou qui substituent à l'autorité du père celle des magistrats.

Il fallait que ces meurtres révoltants fussent devenus bien communs, puisque Tertullien ne craignait pas de porter aux païens ce terrible défi : " Si je demande, disait-il, à ce peuple qui a soif du sang des chrétiens, même à ces juges si équitables pour lui, si cruels pour nous, de déclarer combien il y en a parmi eux qui n'ont pas tué leurs enfans au moment où ces infortunés venaient de naître, que répondra leur conscience ? "

En vertu des lois, les citoyens, les sénateurs de la première nation du monde faisaient du meurtre un jeu, un délicieux spectacle, pour lequel ils se passionnaient avec fureur ; il était le plus beau prix, décerné par les maîtres de l'univers, à la valeur de leurs guerriers et à leurs triomphes.

La morale des philosophes était digne d'un tel culte et de telles lois ; les moins méprisables parmi eux, ceux dont le nom est arrivé à la postérité avec une réputation de grandeur d'âme, plaçaient la plus haute vertu dans l'absence de toute émotion.

La miséricorde est flétrie par Sénèque comme un vice du cœur et une maladie de l'âme. Le sage, dit-il, ne laissera pas sans secours celui qui pleure ; mais n'aura garde de s'approcher de lui ; le sage sera sans compassion. Est-il donc étonnant que ce digne moraliste ait osé dire : *Nous voyons nos enfans difformes ou débiles, comme nous retranchons un scélérat de la société ?*

Toute l'école stoïcienne, c'est-à-dire celle qui renfermait les plus célèbres moralistes, des hommes tels que Marc-Aurèle et Epictète, professe des maximes semblables sur la compassion pour les malheureux. Les poètes n'étaient pas plus compatissans ; le moins insensible d'entre eux parle de la pauvreté comme d'une chose honteuse ; c'est un bonheur, à ses yeux, de n'avoir pas été touché du sort de l'indigent. Comment concevoir, en effet, qu'il pût être aimé et affectueusement soulagé par des âmes d'airain, qui se faisaient un jeu de la vie de l'homme, qui la brisaient avec plus de facilité que le verre, ou l'offraient aux dieux en holocauste, ou l'arrachaient à leurs propres enfans ?

Ne soyons plus étonnés que les chrétiens aient été accusés de haïr le genre humain, parce que les apôtres leur conseillaient de fuir cette affreuse société. Evite, disait saint Paul à son cher disciple, évite ces hommes, qui après avoir blasphémé contre Dieu, en méconnaissant sa bonté sont devenus sans affection pour leurs semblables, *sine affectione* ; sans commisération, sans douceur, *sine benignitate* ; sans cœur, enfin, *immiles*. Si, sous l'empire de ces mœurs atroces, il y eut quelques hommes hospitaliers, si d'autres furent parfois sensibles aux malheurs de leurs amis, ils ne s'élevèrent jamais jusqu'à aimer les pauvres, et à faire une vertu, un devoir de la miséricorde. Les seuls pauvres soulagés étaient des pauvres redoutés, auxquels on n'aurait pas refusé impunément le pain et les spectacles. Comment des maximes, des lois, des actes aussi odieux, étaient-ils devenus des lois, des actes, des maximes ordinaires que justifiait la morale des plus grands philosophes ? Comment se fait-il que, chez le premier des peuples, l'expression même de l'humanité signifiait rarement un bon sentiment, jamais un secours efficace, et presque toujours l'agrément des formes et des manières ? Comment le terme de la charité fut-il presque toujours sans rapport avec la sublime signification qu'il a reçue de l'Évangile ? Qui nous expliquera ce prodige d'insensibilité, qui rendait la langue elle-même infidèle à la miséricorde ? Nous vous l'avons déjà dit : il faut remonter aux croyances impies pour rendre raison de ce honteux égarement ; il a son principe, sa cause, dans l'erreur sur le premier des dogmes. Les sages de ces siècles infortunés méconnaissent les devoirs de l'homme envers ses semblables, parce qu'ils eurent le malheur de s'égarer sur sa dépendance à l'égard de son Créateur et de son Père. Ils se séparèrent de vous, ô mon Dieu, source infinie d'amour et de miséricorde, et leur cœur s'obscurcit comme leur intelligence ; ils devinrent aussi insensés dans leurs sentiments que dans leurs doctrines : *Obscuratum est insipientes cor eorum ; ... stulti facti sunt.*

Tels sont pourtant les hommes dont plusieurs nous ont laissé des écrits où brillent avec toutes les richesses de l'imagination, une noble simplicité de style, une grâce inimitable, une éloquence pleine de charme ou d'entrainement. Mais pendant que dans une langue rendue immortelle par leur génie, ils exprimaient de détestables erreurs, quelques pêcheurs de Galilée, dans un style inculte, avec une phrase et un accent pleins de rudesse, répandaient les célestes enseignements de leur Maître, gage d'un amour infini, source d'une vie nouvelle pour les sociétés engourdies par un mortel égoïsme. Le monde apprenait enfin que Dieu était son père, que tous les hommes étaient frères, et que la charité devait être à la fois leur foi, leur culte, le moyen, le terme suprême de leur perfection.

Écoutez, il en est temps, Jésus-Christ et ses apôtres.

*A continuer.]*